

## Avoir 10 ans en 1959

Cette année fut marquée d'un incident à l'école et qui aurait pu avoir des conséquences pour le moins fâcheuses pour moi. En effet, à la rentrée de septembre pour le CM2, je me retrouve ainsi que mon bon copain René à rester en CM1 en redoublement. Comme nous étions l'un et l'autre bons élèves (nous nous disputions chaque mois les places de premier et deuxième de la classe), nous ne comprenions pas jusqu'à ce qu'on nous explique qu'étant nés tous les deux au mois d'octobre, nous devions rester en CM1 car nous n'avions pas 10 ans révolus à la rentrée de septembre.

C'est alors que nous nous apercevons qu'un autre copain, fils de notable, classé cinquième et né lui aussi en fin d'année, était passé en CM2. Ni une ni deux, nos deux pères prirent immédiatement rendez-vous avec le Frère Directeur qui ne savait que dire mais entendit la demande : « Si demain, Jean-Marc et René ne sont pas en CM2, hé bien après-demain, ils seront à l'école laïque d'à côté ». C'était la menace suprême qui fit effet instantanément pour nous accepter tous les deux en CM2 !

Nouvellement arrivée au Pallet près de Nantes, Geneviève est scolarisée dans une école publique avec une classe unique, garçons et filles, de 17 élèves. Elle y apprend notamment le solfège, se met à jouer du pipeau et à jouer au théâtre où elle tenait le rôle de la coiffeuse avec de grands ciseaux.... Débrouillarde, Geneviève, dès ses 12 ans, prenait le train pour voir sa tante Margot à Cholet et sa tante Renée à Basse-Indre. Le train SNCF était gratuit et il n'y avait pas de voiture dans la famille.

Chaque année, toute la famille allait en vacances à La Bourboule pour une cure contre l'asthme de sa maman. Quelquefois en juillet, alors que Pierre travaillait, la famille allait à La Chebuette sur les bords de la Loire. A ses 15 ans, arrive la télévision avec une chaîne en noir et blanc. A ses 17 ans, vacances à Arcachon avec les 3 sœurs, cousines de Cholet. Le dimanche, sortie en car Drouin pour aller danser au Laurier Fleuri en périphérie de Nantes ou en bus aux Salons Mauduit plus près. A 19 ans, Geneviève obtient son permis de conduire en plein centre-ville de Nantes. Impressionnant !

Avec son Solex qu'elle a eu à ses 14 ans, Geneviève se rend chaque jour au collège de La Bottière à Nantes pour étudier et pratiquer la couture hommes costume 3 pièces et où sa copine Guillemette étudie aussi, en comptabilité. Chaque samedi matin, Geneviève tient le poste de gardien de handball dans l'équipe du collège. Elle sera la seule de sa promotion à être reçue à la fois au CAP Pantalon et au CAP Gilet et Veste (une seule autre fille est reçue à un seul CAP ainsi qu'un garçon d'une autre école). Ainsi doublement diplômée (bravo), Geneviève trouvera facilement ses premiers emplois dans la confection de vêtements à Nantes au magasin Brunner puis à la SNMV avant d'exercer plus tard ses talents à Saint Gilles Croix de Vie chez Bremaud qui l'embauche sans même la rencontrer !

Ainsi commença et se déroula cette dizaine d'années qui allait nous voir adolescent(e) fréquenter l'un et/ou l'autre : le collège, le lycée, l'IUT, les travaux saisonniers et les ateliers de confections.

## L'école libre et l'école laïque

On appelait l'école privée catholique maternelle, de garçons ou de filles : l'école libre et l'école publique maternelle, de garçons ou de filles : l'école laïque. Situées dans le même quartier, près de l'église et du cimetière, elles partageaient parfois un mur mitoyen mais elles étaient fréquentées par des élèves d'origines différentes. Le choix de l'école ne se faisait pas sur des questions de coûts (cotisation symbolique en école privée) mais surtout par rapport à la croyance religieuse ou pas.

Bien sûr, les garçons et les filles étudiaient dans des locaux séparés. A l'école libre, les enfants de paysans et de notables et à l'école laïque, les enfants d'ouvriers et d'artisans. Les enfants de commerçants se répartissaient entre les deux. Comme à l'époque, il y avait beaucoup plus de paysans que d'ouvriers, l'école libre comptait deux fois plus d'élèves que l'école laïque.

Les institutrices et instituteurs n'étaient pas les mêmes non plus. A l'école laïque, les enseignants venaient de l'Ecole Normale de la Roche sur Yon (d'où sortira Michel plus tard) et à l'école libre, les enseignants étaient des Frères de Saint Gabriel pour les garçons et les Sœurs de Montfort pour la maternelle et les filles, les uns et les unes formés du côté de Saint Laurent sur Sèvre.

En tant qu'institutions plus ou moins concurrentes, les deux écoles, libre et laïque, s'ignoraient assez largement tout en se surveillant du coin de l'œil. Par exemple, à la cérémonie du matin du 11 novembre au Monument aux Morts place de la Mairie, nous étions tous, les enfants des deux écoles, à défiler en colonne par deux et pas une ou un élève ne devait manquer. Nous étions identifiés et en cas d'absence, une raison très incontestable devait être produite ! Pas question pour l'école libre catholique d'apparaître moins patriote que l'école laïque républicaine aux commémorations.

Chaque école pilotait des activités et des sports différents pour ses élèves : par exemple, le football pour l'école laïque, le basket et l'athlétisme pour l'école libre (j'en ai fait de 10 à 15 ans). Mais nous, les enfants des deux écoles, nous nous retrouvions sans animosité de principe pour jouer par exemple au foot sur la pelouse du cimetière ou plus tard faire partie des mêmes bandes de jeunes.

On ne transigeait pas avec la bonne morale des mœurs à l'école libre ! Ainsi, au collège, alors que nous étions en 3<sup>ème</sup>, nous avions suggéré au Frère directeur, de chanter, pour la fête de fin d'année, une chanson intitulée « Et j'entends siffler le train » (Richard Anthony). Dans un premier temps, sur la foi du titre, il accepta pour rapidement refuser après avoir entendu les paroles (une séparation d'un garçon et d'une fille sur un quai de gare). Ce n'était pas une belle histoire pour des collégiens !

Une autre fois, un camarade de notre classe de 3<sup>ème</sup> avait été vu par un des enseignants non religieux (il y en avait quelques-uns), le week-end en train d'embrasser une fille. Le lundi matin, au début des cours, l'enseignant témoin interpella publiquement notre camarade pour lui signifier qu'il l'avait vu pécher avec cette jeune fille et qu'en conséquence, il avait prévenu monsieur le curé de se tenir prêt immédiatement pour qu'il puisse confesser sa faute. Il refusa d'y aller et la vie continua...

## **Le cheval, les vaches, le jardin et le reste**

L'économie domestique était basée sur un système propre à notre famille et due à l'originalité de l'activité professionnelle de Jean-Louis. Le matin, il ramassait les poubelles de Challans, au début avec son cheval attelé à une charrette puis plus tard derrière un camion de répurgation de la ville. L'après-midi était consacré aux travaux de la petite ferme. Pour ces deux activités, Jean-Louis employait à plein temps un jeune ouvrier agricole hébergé à la maison. Ainsi, successivement, Roland, Emile, Jean-Luc et Jeannot ont vécu l'un après l'autre avec nous jusqu'à l'arrêt de la répurgation. Pendant de nombreuses années, quand les circonstances l'exigeaient, Jean-Louis a attelé aussi son cheval à un corbillard noir pour aller de l'église au cimetière lors des enterrements.

Marcelline s'occupait de son jardin potager, des poules et des lapins et surtout effectuait, chaque jour de l'année et seule, la traite manuelle d'une dizaine de vaches dans la grange l'hiver ou au pré à la belle saison. Pas plus de deux ou trois jours par an, en cas d'absence, elle se faisait remplacer pour cette tâche contraignante. Chaque soir aussi, à notre domicile, le lait était vendu aux voisins qui venaient avec leur bidon vide le remplir et payer un demi-litre ou un litre. C'était le défilé pendant une heure des jeunes et des anciens du quartier venus chercher ce bon lait chaud et crémeux très apprécié aussi par le chien et les chattes et chats de la ferme et du quartier qui allaient et venaient.

Jean-Louis nourrissait les vaches et le cheval et pour cela récoltait du foin, des betteraves, des choux, des citrouilles, ... Il faisait aussi le commerce des veaux qui naissaient à la ferme et étaient engrangés et vendus pour les mâles et gardées ou revendues comme futures vaches laitières pour les femelles.

Les terrains nécessaires à cette ferme en pleine ville se trouvaient dispersés le long des routes de Saint Jean de Monts et de Soullans ce qui occasionnait, à la belle saison, des transferts incessants des vaches ici ou là à la recherche de la bonne herbe. Pour cela, certaines étaient attachées à l'arrière du plateau tiré par Bijou le cheval et d'autres suivaient, emmenées à la laisse par une ou deux autres personnes à pied. Ces expéditions mobilisaient tous les membres présents de la famille.

Le jardin et le poulailler amenaient l'essentiel de la nourriture quotidienne. La vente du lait servait pour les compléments. Les terrains de la ferme donnaient la nourriture de base pour les vaches. La vente des veaux était utilisée pour les équipements. La rémunération du travail du matin pour la ville de Challans servait principalement aux dépenses de fonctionnement et aux achats exceptionnels.

En 1971, Jean-Marc et Michel étant en activité professionnelle et autonomes financièrement, Jean-Louis décida, à 53 ans et fatigué, de renoncer à la répurgation du matin pour la ville et à l'emploi d'un ouvrier agricole, pour se concentrer à plein temps à l'activité laitière et à la vente des veaux.

## **Les dimanches, les grandes vacances et les travaux saisonniers**

Tous les dimanches commençaient par une récompense. En effet, j'allais à la messe avec deux pièces de 20 anciens francs, j'en mettais une à la quête puis la messe terminée, la deuxième pièce servait à acheter 4 Carambar ou bien 20 caramels ou parfois 2 Malabar (chewing-gum). Souvent l'après-midi, les anciens du quartier jouaient aux grosses boules en bois sur un rouan tout à côté de la cour aux poules et m'invitait de temps à autre à jouer pour remplacer un joueur manquant. A la belle saison, c'était le temps des kermesses des écoles avec de nombreux stands pour les petits et les grands. Et puis, quelques dimanches, il y avait les courses de chevaux à l'hippodrome de Challans que Jean-Louis m'amenaît voir, formidable spectacle à chaque fois que cet unique loisir que je lui ai connu.

Un peu plus tard les dimanches furent des dimanches de sport, à faire : cross/course à pied, sauts en hauteur et en longueur ou bien, à voir : l'équipe première de foot de Challans. A 14 ans, le football devenant payant, alors c'est le cinéma qui prit le relais avant que la mobylette de mes 17 ans m'entraîne au bal, chaque dimanche dans la baraque d'une fête locale dans un lieu différent.

Les grandes vacances scolaires se différenciaient des autres vacances par leur longueur, bien sûr, qu'il fallait mettre à profit pour jouer le plus souvent possible avec tous les gamins des environs. En école primaire, il y avait un incontournable : faire le cahier de devoirs de vacances qui m'était attribué le dernier jour de classe et qu'il fallait ramener le premier jour de la rentrée pour qu'il soit l'objet de félicitations (de préférence) par le Frère directeur. C'était la priorité des priorités.

Petit à petit, les travaux de la ferme prirent le relais des jeux d'enfant. Il s'agissait de tourner, une fourche à la main, le foin dans les prés pour le faire sécher, le regrouper et l'évacuer plus tard, enlever les mauvaises feuilles des choux, participer aux différentes récoltes dans les champs, comme les citrouilles, betteraves, pommes de terre, asperges, haricots verts, petits pois, ...

L'été, c'était aussi le temps des vacances mais pas avec les parents qui n'en prenaient jamais. Je suis allé quelques fois chez le cousin Robert au Préneau qui m'initia à la pêche aux grenouilles et aux anguilles dans le marais tout proche. Parti aussi deux fois en vacances chez l'oncle et la tante des Charentes à Arvert et qui arrivèrent à me faire manger des tomates. Quand Ritou, mon parrain, était à la maison (en permission de soldat appelé en Algérie), il me promenait sur sa Vespa : waouh ! Et René, le mari de Gilberte, la maman de Maryse alors toute petite, m'emmenait sur son bateau et m'en confiait même le pilotage au retour de la pêche : mes premières leçons de navigation en mer !

L'année de mes 15 ans, se posa la question du travail saisonnier. Et c'est ainsi que j'effectuai chez des relations de Jean-Louis, 6 saisons d'été de deux mois pleins avec les week-ends de libres. La première saison dans une épicerie d'été à Fromentine pour remplir les rayons alimentaires, les trois suivantes à Challans, dans un centre d'embouteillage de vins, à mettre les capsules une à une à la main sur les goulots des bouteilles et les deux dernières à Challans chez un grossiste en fruits et légumes que nous allions chercher très tôt le matin au marché de Nantes pour les livrer ensuite pour les étals des petits maraîchers sur les marchés de la côte de Saint Jean de Monts jusqu'à Fromentine. La rémunération contribuait à l'argent de poche et a aussi servi à l'achat de ma mobylette bleue !

## **Le jour où le parrain viendra** *Air : Le jour où le bateau viendra (Hugues Aufray)*

Juste né presque nu dans mon berceau d'amour J'attends déjà impatiemment le jour Où tout autour de moi la famille se rassemblera Le jour où le parrain viendra	A toutes les communions il sera tout devant Avec la marraine pour se rappeler le temps Où il distribuait des dragées à tous ceux qui étaient là Le jour où le parrain viendra
En ce jour de bonheur les cloches sonneront Quand le curé mettra l'eau sur le front Et ma marraine émue me prendra dans ses bras Le jour où le parrain viendra	Puis le temps passera et les jeux changeront Une épouse et des enfants viendront Pour qu'ils aient l'avantage d'attendre comme moi Le jour où le parrain viendra
Au moins une fois par an je retrouverai celui Qui me donnera des cadeaux si jolis Qui jouera avec moi le grand frère que je n'ai pas Le jour où le parrain viendra	A chaque fois que je le vois je retrouve le passé Un bateau un camion un été Et ça me fait toujours plaisir de penser à la prochaine fois Le jour où le parrain viendra

## **Amsterdam' confiture** *Air et premier couplet : Amsterdam (Jacques Brel)*

Dans le port d'Amsterdam Y a des marins qui chantent Les rêves qui les hantent Dans le port d'Amsterdam	Et ça sent le purin Jusque dans la cour à poules Là où un prunier maboul Donne des fruits à plein	Et elle saisit les prunes et le couteau pointu Transperce les corps pour en tirer le jus Et tout d'un coup tout l'ensemble s'emmêle Et ça pissoit comme je pleure dans le fond des gamelles
Dans la ville de Challans Y a une ferme au mitan 11a rue des Barrières Y a mon père et ma mère	Et mûrisse l'été Ces fruits qui tombent par terre Faut bien qu'on récupère Ces jolies prunes dorées	Et ça sent la confiture Jusque dans la salle d'eau Et en attendant qu'elle soit dure Se rince les mains à l'eau
11a rue des Barrières Y a mon père et ma mère Et un cheval et 7 vaches Et du foin sous la bâche	Dans le fond de la cuisine Dans le domaine de Marcelline Enlève la peau des prunes Dénoyaute une à une	Dans le port d'Amsterdam Y a des marins qui chantent Les rêves qui les hantent Dans le port d'Amsterdam
Un cheval et 7 vaches Et du foin sous la bâche Et le soir sans relâche Il faut évacuer la gâche	Elle prépare les bocaux Et le sucre par kilo Met en marche le réchaud Et prépare le couteau	A Challans dans le mitan Y avait une ferme avant 11a rue des Barrières Restent mon père et ma mère

## **La conquête de la mobilité**

Même si je n'en ai pas le souvenir, j'ai vu une photo où je suis tout petit dans une voiture à pédale. Ce devait être juste après le youpala ! Plus tard, ce sera le vélo bleu de ma grande sœur Monique qui servira pour s'amuser en deux roues. Bien sûr, les parents avaient chacun un vélo et la charrette à cheval servait aussi de moyen de locomotion pour aller dans les champs et les prés.

Pour se déplacer un peu plus loin, le car Morineau nous amenait une fois par an en septembre pour une journée en famille à la pêche aux pignons à Saint Jean de Monts. Plusieurs fois, nous avons aussi bénéficié de la voiture du tonton Eugène pour aller pêcher des coques dans le passage du Gois.

Les choses s'accélèrent sur 10 ans quand arrivent successivement :

- En 1960 : un Solex pour Jean-Louis
- En 1962 : une Dauphine neuve conduite par Jean-Louis (permis passé à 44 ans)
- En 1963 : un vélo neuf demi-course pour mes 14 ans
- En 1966 : une mobylette bleue siège biplace guidon sport l'année de mes 17 ans
- En 1970 : une Dauphine pour aller travailler à Nantes à 21 ans ( permis passé à 19 ans)

## **Les veillées et la télévision**

Pendant que la mobilité s'affirmait peu à peu, les déplacements étaient limités aux visites chez les voisins et dans la famille qui n'habitait pas trop loin. Le téléphone n'existant que chez les médecins, les commerçants et quelques privilégiés, les rendez-vous étaient pris d'une visite à l'autre et aussi à la sortie de la messe le dimanche matin. Nous recevions et nous allions les uns chez les autres, accompagnant les parents qui, l'hiver venu, jouaient aux cartes et/ou discutaient au coin du feu.

Bientôt, quelques voisins eurent la télé, ce qui donna des raisons supplémentaires de se voir et aussi des pièces de théâtres, des numéros de cirques, des émissions de variétés, ... Les veillées devinrent moins causantes et moins joueuses, chacune et chacun regardant le poste de télé. Après une longue négociation de Marcelline, la télé, (deux chaines dont une en couleur), arrive chez nous seulement en 1967 (j'avais 18 ans), Jean-Louis considérant que c'était superflu voire contre-productif : « Quand on écoute la radio, on peut mener des activités mais avec la télé on reste devant et on ne fait rien. »

## **L'évolution de la pratique religieuse**

Marcelline était croyante et pratiquante. Ainsi, elle allait à la messe chaque dimanche et nous les enfants, aussi. Bien sûr, il ne fallait pas rater les cérémonies religieuses familiales comme les baptêmes, communions, confirmations, mariages, enterrements, ... Toutes les fêtes religieuses du calendrier étaient célébrées, en particulier Noël et Pâques où Jean-Louis consentait à venir à l'église.

Il fallait se confesser de péchés (imaginés voire imaginaires) plusieurs fois dans l'année et communier les dimanches suivants. Les messes étaient dites en latin jusqu'au Concile de 1962-1965. Un dimanche de l'année de mes 14 ans, j'ai dit à Marcelline que je n'irai plus à la messe car je n'y trouvais aucun intérêt ni aucune raison logique. Ce fut fait et Michel profita lui aussi de la décision. Avec le temps, la pratique religieuse de Marcelline se fit plus légère et la croyance plus interrogative.

## **Un jour d'été 1961- Le sauvetage de Kiki**

A cette époque, Geneviève habitait à la campagne avec son frère Jean-Pierre et ses parents Geneviève et Pierre dans le hameau de la Guibloterie près du village du Pallet non loin de Nantes. Toute la famille vivait dans une grosse maison bordant un grand terrain potager et verger.

C'était un hameau de six maisons au milieu des vignobles de Muscadet principalement. La maison de la famille Pasquier comprenait aussi un pressoir à raisins utilisé aux vendanges par un voisin et un ancien four à pain commun à toutes les familles du hameau dans des temps anciens.

Non loin de là, une mare servait de lieu de pêche pour Geneviève (la fille) qui adorait s'y rendre en toute occasion avec tout son matériel pour attraper des poissons plutôt petits mais peu importe. C'était une passion jusqu'à, un jour, tomber dans la mare, rentrer se changer et y retourner !

Geneviève adorait aussi grimper aux arbres avec Jean-Pierre. De temps en temps, elle aidait son papa à s'occuper de tous les fruits et légumes de la propriété. Geneviève (la maman) élevait quelques poules qui pondaient souvent des œufs à plusieurs jaunes, jusqu'à quatre dans un œuf !

La nature entourait la maison et une fois, Pierre (le papa) remarqua une vipère qui avait du mal à se déplacer. Elle trainait un ventre énorme ce qui lui suggéra une hypothèse. Il prit une pelle et coupa la vipère en deux. Un crapaud s'échappa de la vipère, bien vivant, et s'enfuit en sautant.

Et puis, il y avait Grisette la chatte et Kiki le serin. Ils venaient tous les deux de Nantes où la famille habitait auparavant. Grisette avait été recueillie toute petite dans un escalier. Très indépendante et aussi très intelligente, elle regardait Kiki dans sa cage mais jamais ne lui aurait fait aucun mal.

Au moment de notre histoire, toute la famille était pour deux mois d'été dans la maison de vacances de Sion sur l'Océan comme tous les ans. Pierre continuait de travailler et rejoignait tout le monde chaque week-end et son mois de vacances. Grisette et Kiki y avaient leurs habitudes.

Pendant la période estivale, la famille s'installait dans une petite maison annexe dans le terrain, laissant l'habitation principale louée à des vacanciers venus de la région parisienne. Il y avait là beaucoup moins de place et la cage de Kiki était simplement posée sur le rebord d'une fenêtre.

Un jour, un chat, venu on ne sait d'où, se glissa à côté de la cage de Kiki et la fit tomber. La porte s'ouvrit, le chat saisit Kiki dans sa gueule et s'enfuit. Mais le carnassier est aussi un joueur, le serin n'était pas croqué mais juste transporté pour le distraire ailleurs avant l'ultime épreuve.

S'apercevant de cette situation, Geneviève (la maman) sortit et courut après l'intrus et la victime en hurlant si fort que le chat, effrayé, lâcha sa proie et disparut à tout jamais. Kiki, retrouvant ses esprits, réintégra sa cage sous le regard attendrissant de Grisette et de toute la famille réunie.

## Les orientations des études

Nos parents voyaient dans le travail à l'école, la solution pour que les enfants connaissent une vie plus aisée, c'est-à-dire maîtriser un bon métier qualifié entraînant un meilleur revenu et moins d'efforts physiques. A l'école donc, j'étais ce qu'on appelait un bon élève, studieux et obtenant de bons résultats en primaire et au collège. Encore fallait-il détecter les capacités liées aux métiers.

La première méthode consistait à la mise en situation avec des outils. Tout petit, les cadeaux de Noël participait à cette logique. Après le train électrique (un simple rond de rail avec une locomotive dont il fallait tourner la clé), il y eu le jeu de construction avec des bouts de bois en couleur puis un jeu Meccano (ou plutôt Trix une sous-marque moins chère). Mais il fallut se faire une idée plus précise et c'est ainsi qu'avec Michel, nous nous sommes retrouvés vers nos 12-13 ans à faire des tests dans un centre d'orientation à La Roche/Yon. Démonter et remonter une épingle à linge, interpréter la tache-test de Rorschach, ...Bref, à la fin de la journée, nous avons su que nous étions tous les deux daltoniens et que je ferai un métier intellectuel alors que Michel montrait des aptitudes manuelles.

Finalement, j'ai fait des études techniques et Michel est entré à l'Ecole Normale. Était-ce une erreur de test ou une erreur d'orientation ? Ni l'un, ni l'autre ou si l'on préfère l'une et l'autre ! En effet, après 10 ans de travail dans des postes techniques en entreprises, je me suis orienté vers le conseil et la formation. Alors que Michel, tout en étant instituteur puis directeur d'école, a montré très rapidement et constamment qu'il était à l'aise avec tous les travaux liés au bâtiment par exemple.

Cela dit, en fin de troisième du collège, il fallut décider. Soit de travailler : à 15 ans avec le BEPC on pouvait être pris à la banque ou apprendre un métier d'artisan. Rappelons qu'à l'époque, seulement un élève de CM2 sur trois était admis au collège, les autres continuaient jusqu'à 14 ans de lire, écrire et compter pour le Certificat d'Etudes Primaires avant de travailler à la ferme ou comme apprenti.

Mes parents décidèrent que je devais apprendre un vrai métier dans de bonnes conditions et donc continuer les études dans un lycée technique. Deux lycées étaient plus réputés que d'autres et situés l'un à Nantes : le Lycée Technique d'Etat Livet et l'autre à St Sébastien : le Lycée Privé (catholique) de La Joliverie. Pour être admis en seconde, un dossier d'entrée fut déposé à La Joliverie où je fus admis mais je passai aussi le concours d'entrée à Livet comme candidat venant du privé (les candidats du public étaient admis sur dossier). 110 places de réservées pour le privé et 110 places pour le public.

A Livet, je fus reçu 1<sup>er</sup> sur 401 candidats ainsi que 3 autres de ma même classe de troisième : 9<sup>ième</sup>, 18<sup>ième</sup> et 90<sup>ième</sup>. Fierté de mes parents et du Frère directeur Claude, attristé cependant que nous choisissions Livet tous les 4 et non pas La Joliverie. Explication : la pension d'internat coûtait 4 fois plus à La Joliverie qu'à Livet. Les nourritures terrestres l'emportaient sur les nourritures célestes !

Avec le Brevet de Technicien des Fabrications Mécaniques obtenu en 1967 à 18 ans, que faire ensuite ? Travailler comme ouvrier ou faire deux ans de plus pour devenir technicien ? Finalement, je fis deux ans de plus non pas en BTS Mécanique qui venait d'être supprimé à Livet mais en DUT Génie Mécanique qui venait d'ouvrir en face dans les locaux de l'Ecole Nationale Supérieure de Mécanique (ENSM), école d'ingénieur bien équipée en professeurs, salles et matériels. Ainsi finissait mon parcours initial d'orientation en attendant d'autres choix plus tard....

## **La vie de lycéen 1964-1967 et d'étudiant 1967-1969**

Les modes d'apprentissages du lycée me perturbèrent quelque peu. Il me fallut deux trimestres en seconde pour m'habituer avant de décrocher une responsabilité opérationnelle de fourrier (faire signer la fiche de présence à chaque cours). En effet, dans la classe à chaque trimestre, les trois premiers des meilleures notes se retrouvaient respectivement : président, vice-président et fourrier.

Les horaires de cours s'étaisaient de 8 heures à midi et de 14 à 18 heures les lundi, mardi, mercredi et vendredi. Les jeudi matin et samedi matin, c'était seulement de 8 heures à midi. Pour nous les pensionnaires, il fallait compter les soirs d'études de 18 à 19 heures et de 20 à 22 heures. Quand on restait le week-end, on rajoutait le dimanche matin de 10 heures à midi. Sortie individuelle les jeudi après-midi et si on restait le week-end, le samedi après-midi et le dimanche après-midi. Sans surprise, les internes étaient en tête de classe devant les externes qui rentraient chez eux le soir.

Grâce à l'internat qui n'était pas pour me déplaire, j'ai lu énormément de livres de poche. Le premier fut « La Citadelle » d'AJ Cronin puis « La Condition Humaine » de Malraux et beaucoup d'autres. Certains lycéens lisaienr plutôt les polars de l'époque comme « San Antonio » ou « OSS 117 ». J'ai aussi vu beaucoup de films anciens cultes les samedis soir au lycée en seconde quand j'y restais un week-end sur deux : « Quand passent les cigognes », « Tant qu'il y aura des hommes », « Boule de suif », « La Strada », ... En première et en terminale, je rentrais à la maison chaque week-end.

La sortie du jeudi après-midi était soumise à l'examen de la tenue et en particulier de la longueur des cheveux qui ne devaient pas toucher les oreilles ni faire de franges, sinon demi-tour. Deux surveillants veillaient au grain avec fermeté. On les surnommait boule de billard (le chauve) et le yéti (le pas beau). Ils avaient obtenu leur emploi en tant qu'anciens de la résistance de 39-45. Avant mai 1968, les cheveux même pas longs étaient interdits mais heureusement pas la musique des Beatles !

Etudiant à l'IUT en face du lycée et logeant chez l'habitant la première année et en résidence universitaire la deuxième, j'ai goûté cette liberté nouvelle qui, de nouveau, a demandé un temps d'adaptation d'autant plus nécessaire que la première année fut très perturbée par les événements de mai 1968 qui empêchèrent les cours de se tenir pendant deux mois que j'ai passés à Challans.

Les modes de travail en groupe et par projet m'ont beaucoup plu ainsi que les relations amicales nouées avec mes camarades. Déplacement en mobylette pour aller du logement à l'IUT puis déjeuner et diner au restaurant universitaire puis retour au logement. Et le samedi midi, départ en auto-stop à Challans jusqu'au lundi matin pour un retour en train à la gare de Nantes. Pour toutes les vacances scolaires, je rentrais à mobylette de Nantes à Challans et retournais de la même façon.

## **Un jour de septembre 1964 : Les récitations impromptues**

*La rentrée en seconde s'était bien passée au Lycée Livet à Nantes où j'étais interne. Un jour, les anciens de terminale nous ont invités à une rencontre pour faire connaissance. A notre grande surprise, chaque élève de seconde se voyait attribuer un élève de terminale comme parrain ce qui était une bonne chose pour faciliter l'intégration mais qui parfois relevait du bizutage : cirer les pompes du « vétéran » avec l'intérieur de la blouse blanche que nous portions toute la journée. Mais le summum du jour a été pour moi de réciter les textes ci-dessous avec conviction auprès de mon parrain qui m'encourageait : « Les filles de Nantes adorent ces déclarations ! » me disait-il.*

*Nota : c'est beaucoup plus tard, en Vendée, que j'ai connu la fille de Nantes que j'allais épouser....*

### **Déclaration d'amour du grammairien**

Fallait-il que je vous visse  
Pour que vous me séduisissez  
Et qu'à vos pieds je me misse  
Pour que vous me repoussassiez  
Fallait-il que je vous aimasse  
Pour que vous me répondissiez  
Et que pour vous je m'enflammasse  
Pour que vous m'assassinassiez

### **Déclaration d'amour d'un mathématicien**

De même que le soleil attire la lune, je suis attiré vers vous en raison inverse du carré de la distance qui nous sépare. C'est une véritable permutation circulaire que mon cœur a opérée et tout s'est annulé en moi sauf votre souvenir qui a pris racine.

### **Mathématintox**

Oh ! combien d'étudiants d'un élan magnifique  
Qui sont partis joyeux vers les mathématiques  
Devant une équation se sont évanouis.  
Combien ont disparu entre les paramètres  
De la définition cherchant le périmètre  
Dans une discussion à jamais enfouis.

Nul ne sait votre sort pauvres têtes perdues  
Vous roulez à travers de sombres étendues  
Heurtant de vos fronts morts les problèmes ardus.  
Oh ! que les professeurs axiome par axiome  
Vous menacent sans répit au sein des polynômes  
Où bientôt vous fûtes perdus.

Où sont-ils les amis pour les cerveaux rétifs  
Oh maths que vous avez de sinistres récifs  
Où l'on voit alentour les équations s'abattre.  
Oh ! terribles écueils quand l'étudiant pensif  
Observe avec terreur vos signes rébarbatifs  
Son cœur se fige, grelotte et s'arrête de battre.

## **Un jour de mai 1968 - Le quiproquo gauchiste**

J'étais en première année à l'IUT de Nantes dans les locaux de l'ENSM (aujourd'hui Centrale), une école d'ingénieur située dans le centre et qui mettait à notre disposition, pour notre plus grande satisfaction, des lieux très bien équipés (amphis, ateliers, labos...) et des professeurs réputés.

Au début du « mouvement de mai 68 », nous passions nos journées dans les amphis à discuter, lors de réunions sans fin avec les professeurs et la Direction, de comment avoir plus de liberté dans nos études et, le cas échéant, se protéger des dangers de la société de consommation.

Je ne me sentais pas très concerné car être étudiant à l'IUT c'était déjà pour moi un univers de liberté et quant aux méfaits de la société de consommation, je n'en percevais pas les ravages futurs dans une situation personnelle où la surconsommation n'était pas vraiment à l'ordre du jour.

Je me déplaçais en mobylette bleue (petit guidon et siège biplace : le top) que je m'étais offert grâce au travail de la saison d'été quand j'avais 17 ans et qui m'amenait de la chambre où je logeais chez l'habitant jusqu'à l'IUT et au restaurant universitaire pour manger le midi et le soir.

Ce soir-là, en plein pendant « les évènements », j'allais diner et pour cela, je traversais tout Nantes jusqu'à un quartier plus au nord où se trouvait « le restau u ». J'avais pris l'habitude, pour gagner du temps, de couper le trajet par le milieu du champ de courses de chevaux du Petit Port.

« Il pleut sur Nantes » chantait Barbara à cette époque et cette fin d'après-midi, effectivement, c'était le cas, si bien que je ne vis pas, dans la grisaille, une barrière à un endroit où d'habitude elle n'était pas : le choc fut suffisamment violent pour me mettre à terre avec ma mob sur la tête....

« Dis donc camarade, d'où arrives-tu ? Les CRS ne t'ont pas raté ! ». Un groupe d'une demi-douzaine de gauchistes (marxistes-léninistes, trotskistes, maoïstes, anarchistes... : je n'ai jamais su) me regardaient, goguenards et admiratifs, à l'entrée du restaurant. Avant que je puisse leur expliquer l'origine de ma bosse au front et de mon œil au beurre noir, l'un d'eux rajouta : « Je t'offre ton repas, tu vas nous raconter ça ! » et nous nous sommes tous assis autour d'une table.

« Alors ? Dis-nous ! ». J'ai dû leur avouer la stricte vérité : les CRS n'y étaient pour rien, Barbara et sa pluie pour un peu et moi pour tout le reste ! Sans rancune mais un peu déçus, les gauchistes repartirent à la recherche de vrais révolutionnaires victimes de violences policières.

Epilogue : peu de temps après, le mouvement s'amplifiait, le restau u ne fonctionnait plus, l'IUT fermait ses portes et je rentrais à Challans, sur ma mobylette bleue au guidon un peu tordu, en attendant que tout cela se calme jusqu'à la reprise des cours à l'IUT dans le courant de juin.

